

Le programme moderne de l'église

Communication de M. Pierre Vago

Le problème de l'architecture religieuse est tellement vaste, il y a tant d'aspects à envisager, qu'il est presque impossible d'aborder tous ces aspects au cours d'une discussion. Je vais par conséquent me placer à un seul point de vue, celui d'un architecte chargé de construire une église. J'ajoute que j'espère vous choquer assez par certains propos pour que le débat puisse s'engager tout de suite.

Je crois que pendant très longtemps, pendant la majeure partie de l'histoire de l'architecture, la préoccupation essentielle de l'architecte en face du problème de la construction d'une église a été le problème de la portée. Ce problème, pratiquement, ne se pose plus aujourd'hui. Comment couvrir le vaste espace nécessaire à une nombreuse assemblée ? Aujourd'hui, quelles que soient la forme et la destination, techniquement la solution existe ; elle ne pose plus de difficultés réelles. La technique devient un pur moyen au service des fonctions. Bien entendu, la fonction par excellence, dans le cas de l'église, est spirituelle. Et il faut que l'architecte réalise un édifice digne d'elle. Là intervient la qualité de la sensibilité de cet architecte. Ceci dit, nous n'en parlerons plus. Nous ne parlerons que de choses dont on peut parler. Une ambiance religieuse se sent, elle peut être créée, mais on ne l'explique pas, et on ne peut pas la mettre en formules. La préoccupation technique n'étant plus le problème essentiel, le point de départ de la construction d'une église change totalement. Il s'agit de *déterminer* le volume et non plus de le couvrir. Il s'ensuit qu'en face du problème d'une église à construire, l'architecte doit faire totalement abstraction de toutes les formes connues de l'église. Il doit essayer de les oublier, il doit essayer de se dire : « Je ne sais pas ce que c'est qu'une

église, je n'en ai jamais vu! » Les réminiscences de formes constituent un poids énorme qui lie précisément sa liberté lorsqu'il cherche la solution des problèmes qui se posent à lui. Il doit s'en débarrasser. En revanche, il doit se poser d'abord *le problème de l'église*, comme il le ferait pour n'importe quel autre problème : cinéma, gare, hôpital, etc.

Comment se pose, à son point de vue d'architecte, ce problème ?

Là je crois qu'il doit être guidé par un certain nombre de connaissances, et avant tout par une connaissance de la véritable liturgie et du sens liturgique; également par les habitudes, car la communion avec « l'usager » — je m'excuse d'employer des termes volontairement profanes — est une nécessité primordiale quand on essaie de résoudre ce problème : construire une église.

L'architecte ne doit pas seulement oublier les formes, il doit aussi chasser vigoureusement un certain nombre d'idées fausses qui circulent et qui tiennent à une ignorance que, malheureusement, il n'est pas seul à avoir; elle est même partagée par un grand nombre de personnes qui devraient être plus au courant des questions liturgiques. Il n'y a pas une « forme liturgique » de l'église; il n'est pas nécessaire qu'elle ait un chœur, un transept, un déambulatoire, etc.

Il faut aussi tenir compte d'un autre fait.

Aujourd'hui, l'architecte doit construire sur un terrain qui n'est malheureusement plus l'endroit de choix de la cité. Il n'a plus la chance, ou la facilité, de pouvoir élever son édifice au sommet de la colline. Il n'a plus les perspectives voulues. Il ne possède plus l'étendue que dans le temps on donnait volontiers à celui qui devait bâtir un édifice religieux.

Je crois que, lorsqu'il doit placer son édifice dans le terrain qu'on lui donne, et qui est souvent un terrain médiocre, il ne doit pas se laisser influencer par des règles qui ne sont pas impératives : d'une orientation¹, d'une forme,

1. Le symbolisme de l'orientation n'est pas d'une importance telle qu'il doive l'emporter sur des nécessités essentielles, lorsque le terrain est trop incommode. Mais il est désirable, pensons-nous, de s'y conformer chaque fois que cela est possible sans inconvénients graves. (Cf. *Cahier de l'Art Sacré*, n° 1, pp. 29-30.) (N.D.L.R.)

ou de tout ce qui peut en somme l'empêcher de réaliser *le véritable programme*.

De même, il ne dispose ni des fonds, ni du temps, ni de l'ambiance dont disposait l'architecte aux époques où il y avait une vie spirituelle intense, ou bien même des époques où tout simplement par habitude, par l'organisation de la société, il avait, en tant qu'architecte d'une église, des prérogatives qu'aujourd'hui il n'a absolument plus.

Je crois qu'il doit débarrasser également son esprit de tous les aspects accessoires pour ne considérer que l'essentiel, et qu'il doit résoudre avec les moyens dont il dispose le programme essentiel.

L'essentiel : assurer la meilleure participation à la messe

Quel est ce programme essentiel de l'architecte qui construit l'église? C'est celui de *la réunion des fidèles pour participer à la célébration de la messe*. Tout ce qui est secondaire, les cultes de tel ou tel saint, tout ce qui est la technique de l'usage de la vie religieuse, tout cela doit être sacrifié, s'il y a lieu, au problème essentiel, c'est-à-dire à la réunion des fidèles autour de celui qui célèbre le sacrifice de la messe et à assurer une véritable communion.

Cela détermine la forme de l'église qui doit être une véritable épure de participation générale à une œuvre commune.

Quelle est cette forme? Par une certaine déformation intellectuelle, on est arrivé à l'église circulaire, avec l'autel au centre. C'est séduisant au point de vue purement intellectuel; mais je ne crois pas que ce le soit au point de vue « terre à terre » du simple bon sens.

Sur un plan purement abstrait, on pourrait envisager un *centre* autour duquel on s'assemble; dans la pratique, on n'a pas deux visages, on parle d'un seul côté, on fait certains gestes d'une certaine manière; cette direction se marque automatiquement.

Je regarde ce qui se passe : lorsque, dans une fête scout, dans une manifestation en plein air, on se rassemble autour de quelque chose qui se passe, il se forme — c'est une loi

constante — une sorte d'amphithéâtre naturel, une véritable épure que vous pouvez déterminer de la manière la plus nette. Les gens ne se mettent pas tout autour, car ils ne veulent pas être *derrière* celui qui parle, celui qui s'agite.

La foule se rassemble autour d'un point d'attraction sous une forme qui est absolument rigoureuse.

Je crois que, après avoir trouvé la forme, l'épure, il faut ensuite fermer cette épure et la couvrir. Là intervient *une deuxième donnée* qui, à mon avis, est essentielle : c'est *l'acoustique*. Si dans le temps on a pu négliger ce problème et considérer que dans ce vaste vaisseau il y avait une sorte de brouhaha peut-être mystique, je crois qu'aujourd'hui nous avons d'autres exigences, de même que nous avons des exigences pour d'autres actes de la vie, qui sont tout à fait différentes de celles d'il y a quatre ou cinq siècles.

Nous voulons entendre aussi bien la voix du prêtre que la voix du prédicateur, que les chants et la musique. Le problème acoustique est donc essentiel; il vient limiter ou imposer ses contraintes à cette liberté totale qui est donnée par la possibilité technique de couvrir n'importe quelle forme et n'importe quelle dimension.

Lorsque l'on réunit ces deux aspects du problème, l'aspect visuel et l'aspect acoustique, nous en arrivons presque à la solution du problème.

Mais il y a également *un troisième aspect technique* qui est celui de *l'éclairage*, car beaucoup de choses se passent de jour, d'autres le soir ou la nuit; aujourd'hui nous avons pris des habitudes qui font que nous ne pourrions plus vivre et travailler dans les ambiances lumineuses dans lesquelles nos ancêtres ont vécu et travaillé. Je vois mal les sculpteurs travaillant comme Michel-Ange à la lumière de bougies rudimentaires!

Ce problème de l'éclairage est très important, l'éclairage de jour comme l'éclairage artificiel. Il s'agit de ne pas tomber dans deux défauts : l'un est celui de la pénombre mystique, et l'autre celui de l'éclairage théâtral, ou cru, ou industriel. Il y a là une nuance qu'il est difficile de déterminer en « lux » ou en termes encore plus savants,

mais je crois que c'est là où la sensibilité de l'artiste doit intervenir. Il faut qu'il trouve cette solution, qui peut être donnée par toute sorte d'artifices techniques; il faut qu'il la recherche dès la conception de l'architecture et non pas grâce à des palliatifs rapportés. Cette solution doit créer dans l'église l'ambiance favorable, permettant de résoudre des actes purement matériels comme celui de lire, mais provoquant, pourtant, cette ambiance indéfinissable de recueillement, par la nuance des tons, par cette vibration de l'air qui résultent de certaine disposition des sources de lumière, d'un certain tamisage de l'éclairage naturel, d'une concentration de l'intensité lumineuse sur certains points essentiels.

Mais je crois que c'est une erreur profonde et trop généralement répandue que de vouloir rechercher une sorte de demi-obscurité et d'avoir peur de la lumière. Je crois qu'aujourd'hui, et demain nos enfants et petits-enfants, nous n'admettrons pas que l'église soit un endroit sombre, car nous avons besoin de lumière; et l'église doit être aussi lumineuse que n'importe quel autre endroit où nous aimons vivre et où nous nous sentons à notre aise.

Un autre problème technique est celui de *la circulation*. Dans une toute petite église cela n'a pas beaucoup d'importance peut-être; mais dès que nous arrivons à un certain nombre d'usagers, le problème de la circulation a une importance capitale. Chacun sait combien peut être gênant quand, au cours d'un office, on entend ce bruit désagréable de chaises qu'on remue ou qu'on retourne, ou de personnes qui s'en vont; et la bousculade au moment de la communion; et les « rafistolages » et modifications des dispositions habituelles lors d'une cérémonie particulière impliquant une procession, un cortège, etc.

Il y a donc *la tranquillité à assurer* à ceux qui assistent à un office du commencement à la fin et qui ne veulent pas être gênés par les retardaires, ou par les gens trop pressés, ou par ceux qui veulent se rapprocher de l'autel. C'est un problème très grave et un élément important de la conception du plan.

Les fonctions secondaires

Enfin, je crois qu'il y a intérêt, dans ce désir d'unité qui est un désir très profond et qui se manifeste non seulement dans la vie chrétienne, mais dans les aspects les plus divers de la vie d'aujourd'hui, à dissocier cette fonction fondamentale, essentielle, des fonctions secondaires.

Personnellement, je fais — sur le papier pour le moment, mais j'espère bientôt réellement — l'expérience d'une église où je « sors » du vaisseau tout ce qui n'est pas destiné à cette célébration commune de la messe qui en est la fonction essentielle; c'est-à-dire le chemin de croix, les chapelles latérales, les fonts baptismaux, les confessionnaux. Tout ce qui est secondaire est mis de côté. Par exemple, je place le chemin de croix tout à fait en dehors de l'église.

Je crois avoir abordé rapidement un certain nombre de points intéressants. Je n'ai voulu qu'indiquer la position d'un architecte auquel on pose le problème de l'église.

Je voudrais encore aborder rapidement trois questions que je considère importantes.

La première est celle de *la transition*, que j'estime indispensable, *entre la rue et l'église*. Je crois qu'il faut créer un palier intermédiaire, une sorte de sas, qui, étant donné la vie agitée, bruyante, extrêmement tendue, dans laquelle nous nous mouvons, nous assure la transition indispensable avant de pénétrer dans l'église. Cette transition prendra des formes à trouver : marches, portiques; un dispositif qui oblige, quand on vient de la rue, à parcourir un certain chemin obligatoirement tranquille, à ralentir le pas; et qui permette de se dépouiller un peu de cette nervosité dans laquelle on vit, de cette tension; ainsi l'on pénètre dans l'église avec un autre esprit.

Voici un deuxième point : chaque fois que cela est possible, — et je crois que c'est souvent possible, — il faudrait, étant donné la nécessité économique de faire des églises qui ne soient pas exagérées par rapport au culte habituel, et l'impression désagréable que l'on éprouve dans une église trop vaste, essayer de trouver une solution pour ouvrir dans certaines circonstances l'église vers l'extérieur. Il faut

prévoir que, dans certaines circonstances très rares dans l'année, on doit pouvoir s'adresser à un public plus vaste que le public habituel.

Je crois qu'il est préférable, dans certaines circonstances, d'assister à un office de la rue que de participer cinquante-deux ou soixante fois par an à une messe dans une espèce de grand désert où l'on est quelques-uns réunis autour du prêtre.

Le troisième problème est celui du *clocher*. Là encore, il faut examiner quelle est la fonction de ce clocher. Dans le temps, c'était, s'élevant au-dessus des toits, une espèce de signal pour les yeux, en même temps qu'un instrument qui servait à élever le son aussi haut que possible, pour qu'il se répande aussi largement que possible. Aujourd'hui, au lieu de vouloir imiter en béton, les tours gothiques, au lieu de vouloir reconstruire le clocher habituel de l'église de village, il faudrait se rappeler cette double fonction du clocher : élever le son au-dessus de la masse des édifices qui l'étoufferaient et l'empêcheraient de se répandre; d'autre part, être un signal, un mât (que je verrais très volontiers lumineux la nuit) qui attire et qui indique l'emplacement de l'église à ceux qui veulent aller vers elle.

Cela permettrait de résoudre ce problème financier que nous rencontrons à chaque pas et qui nous empêche de faire une chose grande, une chose élevée, parce que nous sommes obnubilés par la forme ou par l'idée de l'ancien clocher. Il est, pratiquement, impossible de faire un clocher de cent mètres, mais peut-être est-il possible de porter le son à cent mètres. Financièrement, le problème devient soluble dès qu'on l'envisage de cette manière.

Comment réaliser ce programme? Je crois que ce qui a été si souvent dit ici est très vrai : je suis convaincu qu'il n'est pas difficile de persuader les fidèles, les paroissiens par exemple, d'adopter les formes mêmes les plus audacieuses. Je crois que si nous avons tant de difficultés, cela vient peut-être, d'une part d'une partie du clergé, et d'autre part des architectes eux-mêmes. Je crois que les pires ennemis de l'architecture, ce sont les architectes eux-mêmes!

DISCUSSION

L'accord de la liturgie et du fonctionnalisme

M. le chanoine MARTIMORT. — Je dois dire d'abord que je suis entièrement d'accord avec tout ce qu'a dit M. Vago. Ce que je tiens à faire remarquer, c'est le caractère éminemment traditionnel de tout ce qu'il a dit, car le problème de la construction des églises dans l'antiquité et au moyen âge a été exactement posé de la façon dont M. Vago vient de le faire.

Aux origines, on ne s'est jamais préoccupé de fabriquer ce que nous appelons, nous, des « églises »; on a cherché toujours à construire une maison qui réponde à sa destination. Par exemple, le livre de l'abbé René Vieilliard, paru en 1942, nous montre que, dans une ville comme Rome, où par la variété de la liturgie on était amené à avoir tantôt des cérémonies de quartier, tantôt des cérémonies plus vastes, et même rassemblant les chrétiens de toute la ville, on a tenu à avoir une gamme d'édifices différents et variés pour répondre à tous ces besoins.

Il y a une deuxième remarque que je ferai, toujours dans le même sens : c'est la notion, familière à l'antiquité et en partie au moyen âge, et que nous avons perdue aujourd'hui, d'un édifice de culte qui soit une vraie maison, c'est-à-dire à plusieurs espaces. La conception actuelle d'un espace unique où l'on met de tout dans les coins, comme une maison japonaise avec ses panneaux en papier, n'est pas traditionnelle. Prenez la *domus ecclesiae* du III^e siècle, prenez l'église constantinienne, c'est une maison, l'assemblage, la réunion de plusieurs espaces — j'emploie ce mot pour lui laisser tout son vague — affectés à des besoins différents.

Ainsi, je ne peux que me rallier complètement à ce qu'a dit M. Vago. J'avais déjà mis quelques notes dans un numéro de *L'Art Sacré* il y a deux ou trois ans dans ce sens-là².

Je signale seulement quelques détails. *La chapelle du Saint-Sacrement* : ce serait, à mon avis, très grave de concevoir une église comme une chapelle du Saint-Sacrement immense, car la dévotion à la Sainte Réserve doit s'épanouir aux moments où n'a pas lieu l'assemblée liturgique. C'est le droit canonique qui nous invite à penser dans ce sens-là : la chapelle du Saint-Sacrement ne doit pas être le maître-autel dans les grandes églises. Et je suis convaincu que la chapelle du Saint-Sacrement devrait être même en dehors de l'espace requis pour l'assemblée dominicale,

2. *Cahier de l'Art Sacré*, n° 1, 1945, p. 30.

car elle doit avoir une ambiance profonde de recueillement, tandis que pour l'assemblée dominicale il faut qu'on se voie tous pour participer à un rite commun. Je crois qu'il est donc beaucoup mieux que la chapelle du Saint-Sacrement soit un espace particulier.

De même, on pourrait imaginer, quand il s'agit de construire un grand édifice (une paroisse de Paris, par exemple), de réaliser, soit sur plusieurs étages, soit par plusieurs édifices accolés l'un à l'autre, des salles destinées à ces réunions de plus ou moins grande amplitude. Il n'est pas douteux que la messe quotidienne, même là où il y a une grande assistance quotidienne, ne peut pas se dérouler dans la grande église du dimanche : on aurait l'impression d'être perdus, et il n'y aurait plus cette chaude atmosphère communautaire autour de l'Eucharistie. D'autre part, j'aimerais que, au moins dans les grands centres, — je ne sais pas si cela est facilement réalisable, car les problèmes ne se posent que sur le plan local : il faut connaître le nombre d'habitants d'une paroisse, — il y ait une spécialisation d'espace pour le catéchisme : ce serait *la chapelle du catéchuménat*, qui pourrait d'ailleurs recevoir le baptistère. Ce serait beaucoup mieux que d'avoir une chapelle dédiée à sainte Philomène ou à sainte Rite de Cassia!

On pourrait faire des spécialisations en vue de certaines fonctions liturgiques, comme la *sépulture* ou la prière pour les morts; on pourrait parler aussi du *mariage*. Tout cela est à résoudre sur le plan local. On voit cependant les perspectives que ces destinations offrirait à l'iconographie.

Mais je tiens, en donnant ces quelques précisions, à bien marquer à quel point je suis d'accord avec ce qu'a dit M. Vago.

Pas de pénitencerie séparée

R. P. RÉGAMEY. — Je voudrais apporter un petit correctif. Il est important pratiquement qu'on n'applique pas ce qui semble désirable en droit, c'est-à-dire d'exclure les confessionnaux de l'église. Dans la plupart des paroisses il est nécessaire de disséminer les confessionnaux un peu partout, pour qu'ils soient à la fois dans les coins, mais visibles, et que surtout les gens qui attendent le samedi et particulièrement les veilles de fêtes, ou dans une église de pèlerinage, sachent bien où ils attendent et dans quel ordre ils sont.

M. MARTIMORT. — Il faut à tout prix que nous évitions la réalisation de Lourdes. A Lourdes, où il y a deux espaces affectés à cette destination, la pénitencerie, qui est une salle avec des confes-

sionnaires tout autour, et les deux culs-de-sac de la crypte. C'est très mauvais!

Je signale une idée de M. Michonneau qui mérite considération. Il imagine un édifice en vue de l'assemblée du dimanche qui serait un T à trois branches, où les confessionnaires seraient placés aux différentes portes : les gens se confessent donc à l'entrée, ce qui est intéressant au point de vue liturgique; et — c'est M. Michonneau, curé, qui dit cela — on ne voit pas qui va se confesser au confessionnal voisin. Cette dispersion des confessionnaires aux différentes portes me semble à retenir.

R. P. RÉGAMEY. — Il faut qu'on ne les cherche pas trop; il faut qu'on les voie bien.

M. MARTIMORT. — L'idée d'une pénitencerie peut être séduisante en soi et à vrai dire me plairait en un sens, car elle permettrait d'avoir une iconographie appropriée; est-elle réalisable? Du moins, toutes les réalisations que je connais sont mauvaises.

La disposition qui a cours généralement dans les églises où les confessionnaires alternent avec des chapelles, comme à Saint-Pierre de Rome où il faut faire le tour de l'église pour trouver les confessionnaires, est aussi très mauvaise.

L'idée de M. Michonneau me semblerait la vraie solution. Mais c'est un détail.

M. VAGO. — Je veux donner l'exemple de la solution que j'ai envisagée, et montrer comment on peut sortir cette fonction secondaire de la nef tout en répondant à toutes les objections.

Dans l'église que nous espérons construire, il y a une sorte d'œuf central réservé à la messe; et tout autour il y a une grande circulation. On pénètre par des passages entièrement ouverts — ce ne sont pas des portes — dans ce volume central, et l'on en sort aussi avec une extrême facilité puisqu'il n'y a aucune clôture. C'est au même niveau, dans cette circulation extérieure à la nef centrale, que se situent, dans des alvéoles à proximité immédiate des fidèles, mais tout de même en dehors du volume, les confessionnaires, avec un petit espace devant qui permet de prendre rang; ce qui permet également de séparer chaque petit espace, puisque ce sont des sortes d'alvéoles, pour qu'on ne voie pas ce qui se passe dans les alvéoles voisines.

Cela permet de sortir la « fonction secondaire » — je m'excuse de parler ainsi — du volume central sans faire une pénitencerie.

R. P. RÉGAMEY. — Vous ne devez pas vous excuser de dire fonction secondaire; vous devriez même dire fonction étrangère, fonction préparatoire : ce n'est pas la célébration même de la liturgie. Le volume central doit être pour la célébration de la liturgie, et vous en excluez même la Sainte Réserve qui est une dévotion privée.

**Pour une prise de conscience des programmes
par le clergé**

M. MARTIMORT. — J'ajouterais un mot : de même que M. Vago dit qu'il faut que l'architecte oublie qu'il y a des églises et comment elles sont, il faudrait que les prêtres oublient eux aussi comment sont les églises, pour repenser le problème de leur édifice non pas en fonction d'habitudes ou d'idées préconçues, mais en fonction de la destination. Je connais dans bien des cas des architectes qui n'ont pas pu réaliser une église qui aurait été un beau monument parce que les curés avaient une idée abstraite et artificielle de la liturgie ne répondant pas aux fonctions essentielles de l'authentique liturgie.

Je prends un exemple : tel prêtre veut à tout prix avoir un chœur de stalles; c'est là par excellence l'organe témoin qui n'a plus sa raison d'être. Car ce chœur de stalles, nous ne pouvons l'imaginer que peuplé de moines ou de chanoines; ce n'est donc plus une église paroissiale. Le résultat est qu'il y a une partie inutilisée et que les gens sont éloignés de l'autel : or je connais plusieurs curés qui se sont obstinés à mettre des stalles où je n'ai jamais vu s'asseoir personne.

A côté du travail de fond des architectes, il y a aussi un travail de fond que doivent faire les pasteurs pour comprendre la liturgie et ne pas imposer à l'architecte des servitudes inutiles.

M. Lods. — C'est précisément la définition de notre position d'architecte qu'il faudrait essayer de préciser. Ce n'est pas à lui d'établir le programme, c'est à lui de le réaliser, ce qui est très différent. Il y a dans toute besogne des clients. A ce point de vue, il y a une difficulté que nous ressentons tous dans l'exercice de notre métier, c'est que nous faisons le programme et que nous sommes les réalisateurs. C'est faux. L'architecture est souvent problème de gouvernement. En tous cas, elle est toujours problème d'usagers.

J'ai devant moi Laprade qui pourrait donner les meilleurs renseignements, puisqu'il a eu la chance d'être dans un pays où l'autorité a pris des décisions. Il est évident que Laprade n'aurait jamais pu dessiner les jardins de la Résidence s'il n'y avait pas eu Lyautey. C'est un exemple remarquable de réalisation avec le client. Combien est-ce encore plus vrai pour un programme comme celui d'une église!

Vous avez dit, monsieur l'abbé, avec une petite nuance de dédain : « les cloisons mobiles des Japonais! » Je ne suis pas sûr que les édifices de demain ne soient pas destinés à ne plus être

pétrifiés. On constate de jour en jour que ce n'est pas l'architecte qui mène la vie, mais que c'est la vie qui mène l'architecte.

Or, nous sommes entrés dans une vie qui comporte, par rapport au passé, une certaine habitude de mobilité plus grande. Et je ne me place pas sur une théorie abstraite, mais sur les difficultés ressenties dans l'exercice de mon métier. Je constate que l'édifice n'est plus adapté à sa fonction. Ceci est vrai pour les usines où les fabrications changent; ceci est vrai pour la famille qui s'accroît ou décroît; et aussi, au cours de toutes les époques, les églises ont bien été l'expression de la manière dont on comprenait la foi à ce moment-là.

On a connu les basiliques, les églises gothiques. Quand on assemblait avec du mortier, on faisait des églises avec des voûtes de quarante mètres. Et maintenant, nous faisons les « Chantiers » que l'on a vus autour de Paris. Nous sommes de petits garçons vraiment !

Et je me demande si les divisions très justes que vous voyez dans l'espace ne peuvent pas être complétées par des divisions dans le temps, c'est-à-dire qu'on pourrait concevoir que les parties d'une église pourraient être utilisées suivant les nécessités du moment : à un moment, il y aurait tous les locaux pour une grande fête; à un autre, certains seulement pour un catéchisme ou une retraite. Ne pourrait-on pas rêver d'avoir un édifice qui puisse être mobile dans le temps ?

M. MARTIMORT. — Je ne m'y oppose pas du tout.

R. P. RÉGAMEY. — Vous savez le programme donné par M. Michonneau : son église au Petit-Colombes aurait dû avoir cinq ou six mille places pour la nuit de Noël et huit cents pour les messes du dimanche.

M. LODS. — Et l'évêque qui, présidant une cérémonie, avait réuni six mille personnes dans le cinéma Gaumont ! Nous sommes forcés de constater qu'il y avait là six mille personnes qui voyaient et entendaient parfaitement bien. C'est là la question : il n'y avait personne derrière des piliers, dans des coins obscurs. C'est ennuyeux que ce soit le cinéma qui donne cette leçon.

M. MARTIMORT. — Moi, cela ne me choque pas du tout. Les églises dans le passé ont été construites d'après les édifices profanes.

M. LODS. — Et l'on utilisait le maximum de moyens dont on disposait ce jour-là, et pas trois siècles avant.

M. MARTIMORT. — Si l'architecte s'orientait vers des formes d'architecture apparentées au cinéma ou au stade, ce serait très bien.

M. LODS. — On a parlé d'architecture importée : je crois avoir

bien saisi le terme, mais il est peut-être bon de le préciser. Je sais ce qu'on peut redouter comme architecture importée : cela représente de jolies catastrophes ! Mais je ne voudrais pas que, sous ce nom-là, on considère comme architecture importée toute chose qui est un peu surprenante parce qu'un peu nouvelle.

L'exemple de la Suisse alémanique

M. LAPRADE. — Comme suite à ce que vient de dire notre ami Vago, je dirai que nous venons de passer quinze jours en Suisse, où nous avons vu toutes les nouvelles églises suisses, que vous avez d'ailleurs publiées³. Beaucoup réalisent en partie le programme de Vago. Toutes celles que nous avons vues à Zurich, Saint-Gall, Lucerne, à Dornach, sont très intéressantes.

A Lucerne, il y a des églises surélevées pour utiliser tout un vaste sous-sol où se trouvent toutes les fonctions annexes. L'église est parallèle à la rue pour pouvoir être ouverte sur le parvis surélevé ; on peut avoir ainsi une expansion de l'église les jours de fête.

Par économie, alors qu'on cherche à avoir beaucoup de place, on est obligé de baisser la hauteur ; et les églises n'ont plus la forme traditionnelle. C'est autre chose, mais il y a tant de noblesse que vraiment l'impression de cinéma qu'on pourrait craindre n'existe pas.

Il y a peut-être un petit abus de virtuosité technique : c'est le reproche qu'on pourrait faire aux Suisses. Ils cherchent des nouveautés avec un certain petit esprit d'orgueil. Car les architectes font beaucoup de péchés d'orgueil, au point que cela tourne quelquefois à des choses un peu abracadabrantes qui peuvent étonner même, et surtout, les camarades et les confrères.

Par exemple, à Altstetten près de Zurich, il y a un admirable temple protestant de Moser. C'est admirable comme étude, mais c'est fait un peu pour étonner le monde. Tout à côté il y avait une ancienne église : on l'a réparée ; elle a une intense poésie, mais on a accroché tout le plafond, au lieu de le faire porter sur les murs, par des moyens extravagants : cela ne sert à rien.

Il faut dire que dans les églises suisses que nous avons vues, la question d'argent ne joue pas, car les Suisses disposent de beaucoup d'argent.

R. P. RÉGAMEY. — Pas partout : par exemple l'église de Möhlin est extrêmement pauvre.

3. *L'Art Sacré*, 1947, n° 1-2.

La question du chauffage

M. LAPRADE. — Il y a un point sur lequel Vago n'a pas insisté : la question *du chauffage*. A notre époque, on ne vit plus dans un froid intense comme on vivait au moyen âge. Au moyen âge les gens avaient dans les mains de petites chaufferettes, comme Villard de Honnecourt le décrit dans son carnet de croquis. Par conséquent, le problème du chauffage est une chose catastrophique pour les paroisses : si l'on se met à chauffer de grandes hauteurs, la dépense est inouïe; de sorte que, dans les temps prochains, avec le prix si élevé du chauffage, on sera amené à baisser la hauteur des églises.

Le programme des églises rurales

R. P. ÉPAGNEUL. — Je ne suis pas du tout compétent, je suis rural par vocation, et j'aurais pu relever des choses dans ce qu'a dit M. Vago qui sont vraies pour la ville et qui ne le sont pas pour la campagne.

Il y a une chose qui n'a pas été assez soulignée pour la campagne. En fait, nos villages, à l'heure actuelle, ont un caractère; il y a une certaine architecture de nos fermes dans l'ensemble; et si l'on vient nous y construire une église, il ne faut pas qu'elle n'ait aucune parenté avec les maisons, elle doit être la première maison, l'aînée des maisons du village.

Alors, sans renoncer à ce qu'a dit M. Martimort ou M. Vago, ni aux nécessités du peuple, qu'on ait ce souci de garder au moins le caractère, pour que cette bâtisse nouvelle qui va être énorme n'écrase rien et qu'elle soit vraiment apparentée.

M. VAGO. — Je crois que c'est la question de la sensibilité de l'architecte qui joue.

R. P. RÉGAMEY. — On a des dessins de Holzmeister; l'on y voit la photographie du paysage, et en fonction du paysage il a cherché la masse de son église pour qu'elle entre dans l'ambiance. Et il y a alors toute une recherche de dessins sous différents aspects pour voir comment l'église se placera dans ce paysage. Et ensuite il y a la photographie de l'église réalisée.

M. LODS. — J'ajoute un petit mot important. Le P. Épagnoul a dit qu'il faut rester dans l'harmonie des maisons. En effet, c'est la meilleure condition, si l'on peut la réaliser. Encore faut-il être certain que vos maisons ne sont pas, elles aussi, destinées à évoluer.

Je vais vous citer un exemple : dans la plupart des pays de

grande culture, il y a eu le village avec une flèche : l'édifice le plus haut était l'église; actuellement, les trois quarts du temps, c'est le silo. Il y a une disparité évidente.

Il y a là quelque chose qui doit être repris et reconsidéré.

R. P. RÉGAMEY. — Raison de plus pour que la ligne dominante soit une ligne horizontale et non plus une verticale.

Sacré et profane

R. P. COUTURIER. — Je voudrais faire entendre une voix silencieuse, celle de Mlle Rouault. Elle me fait remarquer qu'on a beaucoup parlé de fonctions et de formes venant de la fonction. Elle me demande d'insister sur la beauté qui vient de l'union des formes et des matières employées, et elle me demande s'il n'y a pas, quant au choix des matières, un certain examen à faire.

C'est une préoccupation assez curieuse qu'on trouve dans la sainte Écriture : elle note que, lorsqu'on a fabriqué, je crois, l'Arche d'Alliance, aucun outil de fer n'a été employé, car ils étaient considérés comme faits dans une matière vile qui ne devait pas servir dans une œuvre sacrée.

Je crois qu'il y a une conception proprement sacrée de l'édifice dont on n'a pas assez parlé cette après-midi.

UN ASSISTANT. — Alors, les églises en béton armé ?

R. P. COUTURIER. — Elles posent peut-être un certain problème.

UN ASSISTANT. — Nous avons beaucoup parlé de technique ; effectivement, elle est de première importance, comme l'a dit mon ami Vago. Toutefois, il y a un autre problème qui a la plus grande importance : qu'il soit utilisé une technique, mais, dans une certaine mesure, si on fait une architecture essentiellement technique au départ, comme l'est l'architecture moderne, comme l'est l'architecture de toutes les époques, si on en abuse, si on cherche le tour de force technique auquel M. Laprade a fait allusion, c'est très grave, car cela donne une architecture orgueilleuse. Et celle de la fin du gothique est ainsi la plus religieuse; le départ du gothique semble une architecture essentiellement technique, mais elle est religieuse, car elle est la poussée du peuple lui-même, essentiellement religieux et unanimement religieux à cette époque. Maintenant, cela semble très difficile, étant donnée la situation si différente de celle du moyen âge, et partant d'un point de vue uniquement matérialiste; ainsi l'on abou-

tit à des formes trop opposées dans cet esprit et on fait une œuvre plus orgueilleuse que religieuse.

M. MARTIMORT. — Je crois qu'il faut que nous évitions l'équivoque là-dessus : c'est le problème du sacré qui recommence.

LE MÊME ASSISTANT. — Exactement.

M. MARTIMORT. — Il faut revenir au même principe : toutes les choses de la terre, et même toutes les productions de l'homme, peuvent être ou pour Dieu ou pour le démon ; c'est la destination que l'homme en fait qui donne aux choses le sens sacré. Ainsi, je veux faire une église ; je la sou mets à un architecte pour qui cela pose un problème technique. Si la maison qu'il construit est exactement conforme à sa destination, si l'esprit dans lequel nous travaillons tous les deux, lui architecte et moi chrétien, est sans péché, l'édifice sera sacré.

Tous les matériaux sont sacrés par destination.

LE MÊME. — Vous insistez sur cet esprit religieux : il est indispensable de le mettre à sa place. Je ne suis pas contre une église en métal, pas du tout. Je ne suis pas contre l'architecture moderne. J'ai simplement très peur, c'est tout.

M. KOCH. — Il y a une petite différence entre les fonctionnalistes et les non-fonctionnalistes : les non-fonctionnalistes ne doivent pas remplacer les cloches par des sirènes pour se faire entendre.

R. P. COUTURIER. — Il y a toujours eu dans l'Église un sens de la dignité relative des matières.

Mlle SCRIBINE. — Il ne faut évidemment pas que la technique veuille sauter aux yeux, pour la simple raison que les techniques vieillissent et qu'un édifice basé sur une technique trop apparente vieillirait.

R. P. RÉGAMEY. — Et les églises en fer ! Il est vrai qu'elles étaient mortes avant de naître.

M. JEAN DE CAYEUX. — On fait une confusion : il y a la question du primat technique, et il y a une question infiniment plus grave, c'est la question de la primauté de la technique. Quand on aura fait le départ entre les deux, on saura où l'on en est. Pour faire de l'architecture, notre époque doit se soumettre à l'architecture ; mais la primauté ne revient pas à l'architecte, elle revient au spirituel.

M. LODS. — Est-ce qu'on mettrait une sirène en haut du clocher ? Bien sûr que non, car il n'y a pas de raison de remplacer les cloches par une sirène. Par contre, j'envisagerais très bien de faire un clocher montant très haut, avec un motif lumineux, mais non pas montant péniblement et avec quelles difficultés !

Voyez l'importance d'une tour et de la charpente qui porte les cloches. Nous ne pouvons pas refaire cela. Dans ces conditions, je concevrais qu'il y ait un appareil amplificateur en haut du mât, qui serait alimenté par une cloche au rez-de-chaussée; la cloche serait multipliée par dix mille par l'amplificateur, mais cela garde le caractère de la cloche.

M. l'abbé BUISSERET. — Si l'on prend le chemin de la facilité, ne croyez-vous pas qu'il sera contraire au chemin de la vérité? On mettra bientôt un disque à la place de la cloche.

Je veux dire ceci : le problème est difficile. Je suis jeune, et tous les autres en savent plus que moi. A l'époque gothique, quand on construisait une cathédrale, c'était le chef-d'œuvre de la ville ; aujourd'hui, ce n'est pas l'église, ce sera l'abattoir. Aujourd'hui le problème n'est pas du tout le point de vue technique dans l'église; c'est un problème d'atmosphère spirituelle. Dans cette réalisation il faut que la technique soit pure, car sans cela il y aurait une erreur à la base, il n'y aurait pas la vérité, elle serait polluée. Car notre époque n'est pas chrétienne, alors qu'au moyen âge on était chrétien. Au moyen âge, la cathédrale était le plus beau travail technique. Maintenant, quand on travaille, ce n'est pas toute la communauté qui travaille.

M. LODS. — Vous dites vous-même qu'à l'époque gothique tout ce que l'on avait de mieux comme technique, on l'appliquait à l'église. Et toutes les techniques les plus éblouissantes qui servent pour faire un cinéma, vous n'en voulez pas pour faire une église.

M. l'abbé BUISSERET. — Tout le peuple fidèle est divisé : vous n'aurez pas tout le monde avec vous.

R. P. COUTURIER. — Tout de même, le problème de l'église reste un problème tout à fait important et magnifique.

M. LODS. — Il faut lui donner tout ce que nous avons de mieux.

M. le chanoine BOURGEOIS. — Si l'architecte construit une maison, il faut qu'il la construise de telle manière que la vie familiale puisse s'y épanouir; et pour cela il y mettra toutes les ressources de son art. De même pour l'église : il faut que la communion avec Dieu s'y établisse; et l'architecte mettra tous les moyens qu'il a à la disposition du sanctuaire. Seulement, il ne sera pas toujours suivi par le clergé, car celui-ci interprète mal les *formae a christiana traditione receptae*, c'est-à-dire les formes consacrées par la tradition chrétienne. On y voit les formes d'un style au lieu de les interpréter dans un sens qualitatif. Il y a au fond l'autel, symbole et trône de la personne de Dieu, et autour l'espace pour le peuple. La liberté est entière tout autour de ces deux formes.